

Femmes et nègres, même combat !

« Classe de femmes, quelle ânerie ! pourquoi pas une classe de nègres ! » Voilà qu'au beau milieu d'un article bien sage d'Alain Bihl éclate l'invective. Foin des précautions et des enrobages ! Haro sur « classe de femmes » et tant qu'à faire sur le Mouvement des Femmes.

Pas central, ce mouvement ? eh non, et même « ambigu » nous assure-t-on. Parce que pluriclassiste, parce que divisé politiquement. Mais surtout, vice fondamental, il est « périphérique ».

Oh bien sûr, on lui fait cette grâce qu'il peut lui arriver de frapper juste, entendons : anticapitaliste. Les deux exemples donnés sont décisifs : s'attaquer à une pub sexiste, c'est bien parce que ça vise l'aliénation marchande. Alors, dans un état « ouvrier », où il y aurait une pornographie non commerciale, nous n'aurions plus qu'à la boucler ? Parce que sans doute les ouvriers ne se régalaient pas de graffitis et propos obscènes ? Le deuxième exemple : la libre disposition de notre corps, OK, parce que ça s'attaque à l'aliénation juridico-politique. Comme si notre combat dans ce domaine pouvait se réduire à changer les lois ou contrats qui nous régissent, comme si c'était là sa justification !

Je pense en fait que tous ces lecteurs assidus de traités marxistes ignorent tout de la question des femmes : hélas on n'a pas eu de Marx du féminisme et on n'en aura sans doute jamais. Mais avant de polémiquer, ils auraient pu se référer aux textes de Colette Guillaumin qui ont été à la base de notre débat et que nous recommandions (1) : 2 ou 3 pages de *Partis Pris* ne peuvent les remplacer, d'autant qu'ils fourmillent d'observations concrètes sur ce qui nous est justement devenu invisible à force d'être habituel.



Commençons donc à éclairer un peu la question avant de discuter.

le sexage

L'aliénation juridique des femmes, par la filiation ou le contrat de mariage, n'est qu'une manifestation d'un phénomène bien plus général que nous appelons le sexage. Nous sommes toutes appropriées d'emblée. Chaque homme a des droits sur toutes les femmes, et pas seulement les pères et les époux. Et ces droits ne sont limités que par l'appropriation privée par un homme déterminé. Un homme n'accapare une femme qu'au détriment des autres hommes. Mais dès lors cette appropriation privée devient absolue, globale : il peut user de cette femme sans limites. Temps, corps, nom, identité même ne nous appartiennent plus. Encore plus que le prolétaire, nous sommes prises entièrement et aucun contrat ne limite la durée de notre travail ou de notre mise à disposition. Comme le disait une secrétaire à *Partis Pris* (n° 12) : « au travail, si on a des fonctions bien définies, si on n'est pas débordées on ne peut dire non ; mais dans la vie quotidienne, les fonctions ne sont pas définies, l'éventail est beaucoup plus large... »

Toutefois échapper à cette appropriation privée (être célibataire) ne signifie pas que nous ne soyons pas appropriées, à tout bout de champ : par l'oppression sexuelle dans la rue, au travail, par les tâches qu'on nous demande, le comportement qu'on nous imprime dès l'enfance. Les femmes sont, de naissance, des êtres seconds, les servantes, les garde-enfants, garde-malades, veilleuses des morts. Même les bonnes sœurs qui se tirent du monde, lavent le linge des communautés d'hommes qui, eux viennent leur faire des homélies (2). Nous avons de tout temps ce destin collectif d'être à la disposition des hommes, taillables et corvéables à merci. Et qu'on n'aille pas dire : aujourd'hui ça a bien changé. Un enquête parue récemment dans *Le Monde*, prouve que non.

une nature féminine ??

Hélas c'est tellement habituel depuis des millénaires que nous avons fini par croire que c'est naturel. Le discours dominant depuis la nuit des temps nous serine : « les femmes sont différentes ». Nature féminine : douceur, patience, minutie, attention aux petites choses (colloque patronal : les femmes sont douées pour les tâches répétitives et ennuyeuses). Et quand nous n'avons pas ces qualités particulières on dit : elles sont dominatrices, viriles.

Ces soi-disants différences, cette soi-disant « nature », quel matérialiste oserait dire que ce ne sont pas les conditions sociales qui les ont imprimées dans notre comportement ? Notre cantonnement dans le privé, notre place au foyer : berceaux, fourneaux, dodo, notre isolement face à l'homme, que dis-je, à sa remorque, ont fait de nous des êtres souvent passifs. Atomisées, privées d'horizons, les femmes ont été massivement les premières à reproduire le système qui les opprime, parce qu'elles ne peuvent voir leur valeur que dans le domaine où on les cantonne : dans leur différence. Exemple extrême : les femmes des pays où l'on pratique l'excision.

le modèle masculin

Il y a une confusion soigneusement entretenue entre la différence biologique qui est complémentarité mais égalité — et la différence créée par la société des hommes. Non seulement la sexualité des femmes a été niée, réduite et comparée à celle des hommes (Freudisme), dont elle ne pouvait différer qu'en moins, en manque, mais tout leur comportement, leur psychologie ont été dévalués. Des savants s'évertuent à décrire les femmes comme des êtres inférieurs, et ça marche (3).

Eh oui, les femmes, c'est bien comme les Noirs. On n'est « différent » qu'en référence à un modèle « masculin » ou « blanc ». On s'éloigne de la norme, on di-fère. Le dominant, lui, ne diffère pas, il est. Et c'est lui qui dit notre différence, toujours en moins, en référence à lui. Ou, s'il nous octroie quelque plus, c'est à double tranchant : le Noir est plus fort, signifie : il est bestial ; la femme est plus fine, traduisez : elle est mièvre. Il y a en effet bien des points communs entre Noirs et femmes, cher Alain Bihr, vous n'êtes pas le premier à le dire : ainsi cette paysanne de 1789 qui, dans les Cahiers de doléances du Tiers Etat, comparait l'oppression des femmes à celles des Noirs (4).

L'esclave noir dans les plantations était jugé *fait pour* l'esclavage parce que noir, et sa négritude est devenue signe d'infériorité, alors que le seul rapport de forces entre deux économies l'avait réduit à cet état. Seulement les Noirs, pouvaient se souvenir ensemble de leurs racines, leur culture, ou du moins en recréer une autre, ils pouvaient voir leur communauté de sort. De même que la classe ouvrière s'est renforcée de son regroupement. Tandis que nous, les femmes, nous nous ignorons encore en tant que classe, nous sommes sans histoire, sans voix.



Alors, cette aliénation « particulière » qui nous atomise, nous infériorise, nous ne pouvons la briser en restant dans notre rôle ancestral au sein de la famille. La première révolte, la condition même d'une révolte, est de créer des failles dans ce carcan... quitte à partager l'aliénation générale du Capitalisme qu'est le salariat. Et c'est significatif que l'histoire du féminisme n'ait guère commencé qu'avec l'entrée des femmes dans la production capitaliste. En dehors des fabriques, les révoltes ne pouvaient être que marginalisées, étouffées : celles des sorcières.

Mais si nous y entrons, c'est dans un tel tiraillement, dans de telles contradictions, que craque notre rôle de toujours, que craque la famille, c'est porteuses d'une charge propre à faire sauter le verrou du privé et du social. Et cette contradiction c'est justement l'un des fondements de l'existence de l'Etat (5), mais Alain Bihr semble l'ignorer, qui ne parle que de l'extériorisation du niveau politique par rapport au travail.

capitalisme et patriarcat

C'est en parti de l'oubli d'une continuité historique que provient le malentendu. Le Capital n'est pas « la matrice » des rapports sociaux actuels, même s'il les transforme, il est l'aboutissement, et aussi l'exacerbation, d'une division bien plus ancienne entre dirigeants et exécutants, entre privé et social. A force de dire que le Capital est le centre de tout, la bête à abattre, on oublie que la pieuvre a des racines bien plus profondes qui lui ont donné l'existence et le fondent toujours : le patriarcat.

Car enfin, cette société de classes, dont la nôtre est l'avatar extrême, a commencé avec la première hiérarchisation sociale : celle des sexes. Désormais l'on ne peut parler de nos sociétés en faisant abstraction du fait que ce sont des sociétés d'essence masculine. Et si le pouvoir politique s'est éloigné des travailleurs, c'est que déjà s'était opérée la coupure du social et du privé, domaine où l'on avait enfermé les femmes.

L'histoire donc suffirait à expliquer que la question des femmes n'est pas périphérique. Mais l'aujourd'hui est aussi éclairant : le Capitalisme, même quand il arrache les femmes au foyer est ramené à les y garder, à reformer la famille. Et ces femmes dans la production capitaliste, où sont-elles ? Elles occupent de plus en plus les postes les plus déqualifiés (manœuvres, perfos, etc.).

Alors, périphérique, la lutte des femmes par rapport à la lutte des ouvriers quand elles sont les plus exploitées ? Périphérique quand on sait qu'elles ne peuvent lutter contre l'exploitation capitaliste si elles n'ont gagné un minimum d'autonomie par rapport à leur rôle de familial ? Périphérique quand on comprend surtout que leur rapport d'oppression est la matrice de tout rapport d'oppression ?

Bagatelle. « Périphérie »... Les chercheurs marxistes pour la plupart, continuent à parler du prolétariat en ne considérant que l'homme blanc, ne parler révolution qu'en pensant aux grandes usines... Faute d'avoir vu que le capitalisme est le point d'aboutissement logique de la société patriarcale, faute d'avoir compris que les femmes, par leur place dans cette société, ne peuvent

remettre en cause leur aliénation sans ébranler le formidable consensus idéologique, de hiérarchie, de division (social/privé, politique/travail) aussi bien que ses fondements économiques, on dit légèrement : c'est un mouvement nécessaire mais périphérique !

Ce qui peut être vrai de certains terrains de lutte (justice, école, écologie) n'est pas vrai pour le mouvement de femmes : ce n'est pas un terrain, mais un rapport fondamental qui est en jeu.

Quant à l'ambiguïté... je ne nie pas que les femmes peuvent s'arrêter en chemin dans leur lutte, mais le réformisme ouvrier est-il moins ambigu ou

moins prégnant que le modernisme féministe ?

En tout cas, les femmes ne limiteront pas leur bagarre à ce qui pourrait sembler anticapitaliste à leurs censeurs. Mais en se libérant de leur aliénation « particulière » (c'est si joliment dit), si elle le font bien, jusqu'au bout, elles émancipent l'humanité entière. Et c'est ainsi seulement qu'on peut parler de convergence avec le mouvement ouvrier, si celui-ci va toutefois jusqu'au bout, au-delà de son réformisme et contre son machisme.

Seul préalable : aucune subordination à la lutte ouvrière. Car... pour en revenir à quelques grands pères qui

parfois n'avaient pas d'ocillères, si « les femmes sont les prolétaires des hommes », « les femmes n'ont rien à attendre des hommes pour se libérer, pas plus que les prolétaires des patrons ». (Engels). □

Francine Comte

(1) Dans Questions féministes (Ed. Tierce, 1, rue des Fossés-St-Jacques, Paris). N° 2, 3 et 6.

(2) Catherine Baker, Les contemplatives, ed. Stock.

(3) Evelyne Sullerot, Le fait féminin, et la très bonne critique qui en est faite dans la Revue d'en face n° 5.

(4) Françoise d'Eaubonne, Femmes, révolution et mouvement ouvrier, dans Economie et Société, 1978.

(5) Engels, Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat.